



folio  
THÉÂTRE

# Alexandre Pouchkine

## Boris Godounov

*Édition de Jean-Louis Backès*

*Traduction de Gabriel Arout*



COLLECTION  
FOLIO THÉÂTRE



Alexandre Pouchkine

# Boris Godounov

*Édition de Jean-Louis Backès*

Professeur émérite à l'Université de Paris-Sorbonne

*Traduction de Gabriel Arout*

Gallimard

*Titre original :*  
БОРИС ГОДУНОВ

Traduction de la Bibliothèque de la Pléiade.

*Couverture : Costume pour l'opéra « Boris Godounov »  
de Modeste Moussorgski.  
Aquarelle de Mstislav Valerianovich Dobuzhinsky (Dobujinsky),  
1953 (détail).  
Collection particulière. Photo © FineArtImages / Leemage.*

© Éditions Gallimard, 1973, pour la traduction française ;  
2018, pour la préface et le dossier.

## PRÉFACE

### Iourodivy

*« Iourodivy ». Le mot est un cauchemar pour les traducteurs. Comment lui trouver un équivalent en français ? La réalité qu'il désigne semble trop spécifiquement russe.*

*Devant la cathédrale, un mendiant chante une chanson bizarre, aux paroles absurdes. Il porte une coiffe de fer ; il est chargé de chaînes. A-t-il bien toute sa raison ? Une vieille femme lui fait l'aumône. Un kopek, presque rien. C'est l'obole de la veuve. Elle dit, pieusement : « Prie, Nikolka, pour moi, pauvre pécheresse. »*

*Des garnements subtilisent la pièce. Le mendiant pleure.*

*Le tsar sort de la cathédrale, entouré de boïars.*

*« Boris, Boris, les gamins font des misères à Nikolka. Fais-leur couper le cou, comme tu l'as fait au petit tsarévitch. »*

*Indignation des boïars. Il faut faire taire cet « imbécile ».*

*Mais le tsar les arrête. Comme la vieille femme, il dit au mendiant : « Prie pour moi. »*

*Contre toute attente, le mendiant se rebiffe : « Non, non. Je ne peux pas prier pour le tsar Hérode. »*

*Le mot « iourodivy » réunit tous ces traits incompatibles : la naïveté, qui va jusqu'à la niaiserie, et fait même penser à un déficit mental grave ; la piété, vaguement superstitieuse, liée à une théologie fantastique ; l'humilité, qui n'empêche pas la superbe agressivité des prophètes. Les bonnes gens ont pitié de ce malheureux, qu'ils redoutent pourtant : dans sa misère il semble être en rapport avec le Ciel. Il parle au nom de « la Mère de Dieu ».*

*La tragédie de Pouchkine, achevée en 1825, publiée en 1831, est traduite en français dès 1847. Elle figure dans un ouvrage en deux volumes, édité à la fois à Paris et à Pétersbourg, et dont la page de titre annonce : Œuvres choisies de A. S. Pouchkine, poète national de la Russie, traduites pour la première fois en français, par H. Dupont. La traduction est constamment médiocre, au dire des contemporains, dont la postérité n'a pas révisé le jugement. H. Dupont, confronté au mot « iourodivy », choisit la solution la plus simple. Il propose : « idiot ». On ne saurait lui donner absolument tort. Le mot est en effet attesté dans ce sens depuis plusieurs siècles. Mais, dans le contexte de la scène, son insuffisance éclate. La phrase prononcée par Boris « Prie pour moi, idiot » n'a réellement pas grand sens. Il faudrait pouvoir comprendre que Dieu écoute la voix du mendiant, que ce pauvre*



*homme est un puissant intercesseur. Quand les boïars traitent d'« imbécile » cet « idiot », le traducteur aplatit son texte : il y a loin de « dourak », qui est « imbécile », à « iourodivy », qui est tout autre chose.*

*En 1858 paraissent des Œuvres dramatiques de Pouchkine, traduites par Michel N.... Le mot « iourodivy » est cette fois traduit par « fou ». Les inconvenients sont sensiblement les mêmes : la dimension religieuse n'apparaît pas. On comprend que lorsque Wladimir Troubetzkoy a réédité cet ouvrage en en révisant la traduction<sup>1</sup>, il a jugé souhaitable de choisir un autre mot.*

*En 1862, Louis Viardot et Ivan Tourguéniev, qui collaborent depuis longtemps, traduisent à leur tour Boris Godounov<sup>2</sup>. L'équivalent qu'ils proposent a quelque chose d'inattendu ; le « iourodivy » serait un « santon ». La référence n'est pas, évidemment, aux figurines provençales, mais à de saints hommes que le peuple vénère, jusqu'à célébrer des fêtes sur leur tombeau. Nerval parle d'« un santon qui vivait depuis longtemps à Beyrouth, où les Francs le regardaient comme un fou, et les musulmans comme un saint<sup>3</sup> ». Le mot est surtout employé à propos du monde musulman ; par ailleurs, il est loin de toujours pouvoir passer pour laudatif. On a certes un trait édifiant : les bonnes gens vénèrent le santon et*

1. Pouchkine, *Boris Godounov*, dans *Théâtre complet*, Paris, Flammarion, 2000.

2. *Poèmes dramatiques d'Alexandre Pouchkine*, Paris, Hachette, 1862.

3. Nerval, « Le Tombeau du santon », dans *Voyage en Orient* (1851), Gallimard, Folio classique, 1998, p. 407.

croient en l'efficacité de ses prières; mais on sent s'exprimer comme une répugnance : le personnage est sale. Quelques années plus tard, lorsque, dans sa nouvelle Une étrange histoire, Tourguéniev met lui-même en scène un iourodivy moderne, il ne déguise pas le dégoût qu'il éprouve devant la crasse où croupit son personnage. Et pourtant ce personnage le fascine.

En 1886, Victor Derély, le traducteur attitré de Dostoïevski, se trouve lui aussi confronté au mot insaisissable. Dans Les Possédés, le romancier a mis en scène une caricature de iourodivy, un petit saint confortablement installé chez un marchand dévot. L'individu se donne en spectacle, reçoit des personnes de la bonne société qui viennent le contempler comme une curiosité. Il les maltraite, les injurie de la manière la plus grossière. Le traducteur a jeté l'éponge; il transcrit tel quel le mot russe, il écrit : « iourodivii »; en note, comme pour se consoler, il donne cette glose abrupte : « Fou religieux. »

Soit dit en passant, le personnage de Dostoïevski et celui de Tourguéniev donnent à penser que le type du iourodivy n'a pas disparu de la Russie de leur temps.

C'est à l'occasion de la nouvelle de Tourguéniev que Mérimée, qui l'a fort admirée et a voulu l'avoir traduite lui-même, trouve une solution peut-être enfin convaincante. Il écrit à l'auteur : « J'ai lu votre nouvelle. Elle m'a plu. Je me demande seulement si les Français, les plus fous des humains, comprendront la folie religieuse. » Et plus loin, perplexe devant le mot russe, il s'interroge : « Fou par dévotion? Fanatique est un mot trop élevé et ne

*s'applique guères qu'à des sectaires violents. J'ai envie de me servir du mot populaire innocent<sup>1</sup>. »*

*La valeur de cette suggestion réside peut-être tout entière dans le caractère « populaire » de l'expression, que la bonne littérature n'utilise guère dans ce sens<sup>2</sup>. Dans les villages, l'innocent est un débile mental, mais la métaphore, qui le lave de tout péché, le rapproche des saints. Il est privé de toute intelligence, mais il n'a jamais fait aucun mal. Il est semblable à un enfant qui serait un ange.*

*On note un phénomène curieux. L'Innocent de Pouchkine compare Boris Godounov au roi Hérode, celui qui a fait tuer tous les petits garçons de Bethléem. Ces enfants, la tradition catholique les appelle « Saints Innocents ». Il n'en va pas de même en terre russe, où l'on dit simplement : « Le massacre des enfants ». Le texte français comporte donc un étrange brouillage sémantique, auquel Pouchkine n'a évidemment pas pensé.*

*De la tragédie, Moussorgski tire un opéra. Son livret, qu'il compose lui-même, reprend des pages entières de Pouchkine. Pour les représentations parisiennes de 1908, Michel Delines et Louis Laloy réalisent une de ces traductions qui doivent, sans trop trahir l'original, respecter la métrique, pour que la mélodie ne soit pas défigurée. Consciemment ou non, ils empruntent l'idée de Mérimée. C'est évidemment grâce à eux que le mot « innocent » s'est imposé à un large public. Plus tard, dans d'autres*

1. Mérimée, Lettre du 2 février 1870, dans *Correspondance générale*, t. XV, Toulouse, É. Privat, 1961, p. 19-20.

2. On la chercherait en vain dans l'œuvre de George Sand.

*contextes, Pierre Pascal a proposé une version plus précise : « fol en Christ », qui devrait emporter tous les suffrages, bien qu'il s'agisse moins d'une traduction que d'une périphrase explicative. Mais le « fol en Christ » n'a pas détrôné l'« innocent ».*

*La scène de l'Innocent est une des premières que Moussorgski ait mises en musique, foulant aux pieds un tabou alors tout-puissant : on ne croyait pas possible de faire chanter de la prose. Le compositeur suit le texte de Pouchkine, en prenant de grandes libertés, le plus souvent pour faciliter l'écriture des chœurs, qui reste son grand souci. À la chanson du mendiant prophète, chanson quasi sur-réaliste,*

La lune luit,  
Le petit chat pleure.  
Innocent, lève-toi,  
Fais ta prière à Dieu !

*il ajoute un couplet ; le texte est, cette fois, parfaitement clair :*

Coulez, coulez, larmes amères ;  
Pleure, pleure, âme orthodoxe.  
Bientôt viendra l'ennemi  
Et les ténèbres seront là.

*Ces vers sont chantés à la fin de la scène, après les paroles terribles adressées à Boris. L'Innocent est alors seul sur le plateau.*

*Pour la création de l'œuvre en 1874, Moussorgski*

*bouleverse son texte. Après la scène de la mort de Boris, il construit un dernier tableau, ensemble très complexe, qui fait revenir plusieurs personnages. Il s'agit d'évoquer le triomphe de Dimitri, l'adversaire du tsar. On entend la chanson de l'Innocent, précédée par le bref épisode du kopek que les garnements lui ont volé; le second couplet termine l'œuvre. Une fois encore, l'Innocent est seul en scène. Il annonce les malheurs qui vont s'abattre sur la Russie.*

*Après la mort du compositeur, son œuvre a été plusieurs fois modifiée; on préférerait finir sur la mort de Boris; on voulait jouer la scène de l'Innocent dans son intégralité. La version de 1874 l'avait supprimée, n'en reprenait que quelques pages. Du coup avait disparu l'apostrophe de l'Innocent à Boris, la mention d'Hérode, l'appel à l'autorité de la Mère de Dieu. Cette disparition n'est pas dépourvue de signification. On sait que Moussorgski a dû batailler durement pour faire accepter son œuvre, pour obtenir qu'elle soit représentée. La réduction du rôle de l'Innocent a comme un parfum d'autocensure.*

*En fait, cette scène, chez Pouchkine comme chez Moussorgski, a toujours inquiété les autorités.*

## Les censeurs

*Pouchkine avait fini sa tragédie le 7 novembre 1825. Il a soumis son manuscrit au tsar l'année suivante. Entretemps, de graves événements s'étaient produits. Le tsar Alexandre I<sup>er</sup> était mort.*

*Des questions de succession avaient amené un interrègne, au cours duquel les sociétés secrètes, très actives dans l'armée, avaient organisé à Saint-Pétersbourg, le 14 décembre 1825, une manifestation armée pour obtenir une constitution. Outré, et passablement effrayé, le nouveau tsar, Nicolas I<sup>er</sup>, avait traité les coupables avec la dernière brutalité.*

*Alors en résidence surveillée dans son domaine près de Pskov, Pouchkine, qui avait beaucoup d'amis parmi les « décembristes », n'avait pas pu prendre part à leur action. Le tsar décida de ne pas l'inquiéter, l'autorisa à revenir dans la capitale et s'offrit à être lui-même son censeur. En échange, le poète promettait de ne plus rien écrire ni contre le pouvoir, ni contre la religion.*

*Pour exercer sa fonction, Nicolas I<sup>er</sup> avait besoin que le travail soit préparé. Des fonctionnaires se penchèrent donc sur le manuscrit de Boris Godounov, et firent des observations.*

*L'une d'elles confine au grotesque. Sur le manuscrit l'Innocent avait un prénom. Il s'appelait « Nikolai ». La chose parut suspecte. Lorsque la tragédie fut enfin publiée, en 1831, le prénom avait disparu, partout remplacé par le mot « iourodivy ». Était-il concevable qu'un mendiant à l'esprit dérangé porte le même prénom que le souverain ?*

*Des minuties de ce genre sont légion. Partout, sous prétexte d'éviter les expressions trop familières, on a rayé, au crayon ou à l'encre, tantôt un mot, tantôt une tirade entière. La scène de l'auberge sur la frontière a souffert particulièrement : les deux moines en rupture de ban s'y expriment de manière trop peu académique ; l'un d'eux injurie les gens de police, les*

*traite de « fils de pute ». L'expression est évidemment inacceptable; Pouchkine propose « fils de chien », qui figure dans les éditions modernes. Mais, en 1831, il fallait se contenter d'un simple « vauriens ».*

*Parfois on se demande si Pouchkine n'a pas joué la provocation, en écrivant quelques horreurs, pour que, obnubilé par ces abominations, le censeur oublie de regarder ailleurs. Car il est clair que rien, dans cette tragédie, ne pouvait plaire au tsar et à ses sbires. Le sujet, en lui-même, était inquiétant, puisqu'il évoquait une rébellion. Au général comte de Benckendorf, chef des contrôleurs pusillanimes, Pouchkine écrit, en français, avec cette liberté de ton à laquelle il n'aimait pas renoncer :*

En 1826 j'apportai à Moscou ma tragédie de *Godounov* écrite pendant mon exil. Elle ne vous fut envoyée, telle que vous l'avez vue, que pour me disculper. L'Empereur ayant daigné la lire m'a fait quelques critiques sur des passages trop libres et je dois l'avouer, Sa Majesté n'avait que trop raison. Deux ou trois passages ont aussi attiré son attention, parce qu'ils semblaient présenter des allusions aux circonstances alors récentes, en les relisant actuellement je doute qu'on puisse leur trouver ce sens-là. Tous les troubles se ressemblent<sup>1</sup>.

*On ne saurait dire de manière plus directe où se trouve le fond de la question. Les expressions osées*

1. Lettre du 16 avril 1830. Le mot « Godounov » est écrit en caractères cyrilliques. — Pouchkine veut se « disculper », parce qu'on lui a reproché d'avoir lu sa tragédie dans des salons sans en avoir demandé la permission.

*ne sont qu'un phénomène secondaire. Ce que le tsar a du mal à admettre, c'est que l'autorité ne soit pas traitée avec tout le respect possible, que le clergé soit représenté par deux ivrognes, qu'un mendiant ose élever la voix.*

*Cela, Pouchkine peut le suggérer. Mais il sait qu'il ne parviendra jamais à faire entendre toute entière sa pensée : il ne serait pas compris. Les censeurs, comme une grande partie du public, ont le nez collé à l'actualité. Partout, dans quelque récit que ce soit, ils cherchent des allusions à leur petit monde, et ils les trouvent. Ils n'ont aucun sens de la distance historique. Cette myopie se rencontre partout. Pouchkine se moque par exemple de tragédies que l'on joue alors en France, où un sujet antique sert à disserter, par allusions, sur la politique du jour.*

Voulez-vous savoir ce qui me retient encore d'imprimer ma tragédie? Les passages qui peuvent y donner prétexte à applications, à interprétations, à *allusions*. Grâce aux Français, nous ne comprenons pas comment un auteur dramatique peut renoncer complètement à sa propre façon de penser, pour se transplanter complètement dans le siècle dont il donne une image. Un Français écrit sa tragédie avec le *Constitutionnel* ou la *Quotidienne* sous les yeux pour forcer Scylla, Tibère ou Léonidas à exprimer en alexandrins sa propre opinion sur Villèle ou Canning<sup>1</sup>.

1. Lettre à l'éditeur du *Courier de Moscou*, traduction d'André Meynieux, dans Pouchkine, *Œuvres complètes*, publiées par André Meynieux, t. III : *Autobiographie, Critique, Correspondance*, Paris, André Bonne, 1958, p. 241. Traduction



*S'intéresser à l'Histoire, c'est découvrir d'autres manières de vivre et de penser que celles auxquelles on est habitué. C'est un peu changer d'âme.*

*Qu'est-ce qu'un iourodivy ? Comment, autrefois, accueillait-on ces êtres bizarres ? L'histoire a connu, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, plusieurs figures de iourodivy. C'est en 1580 que l'on a canonisé Basile le Bienheureux, qui donne son nom à une église célèbre, sur la place Rouge.*

*Pouchkine tient à son mendiant prophète. Dès le début de son travail, quand il en est encore à dépouiller la documentation, il note un premier projet de plan, encore assez vague : le mot « iourodivy » y figure. Pouchkine y pense, peut-être, pour des raisons esthétiques : dans sa brièveté, la scène qu'il imagine a un impact formidable. Les raisons historiques n'ont pas moins de poids.*

*Il s'agit de comprendre comment toute une société, tsar en tête, a respecté, voire vénéré ces bizarres personnages.*

*Certes, on peut jouer avec le mot, faire du fol-en-Christ une figure intemporelle, une métaphore de tous ceux qui n'hésitent pas à critiquer le prince. Comme ses amis décembristes, Pouchkine a fait*

---

légèrement modifiée. — Cette lettre (que l'on trouvera dans les Annexes, p. 203-208), écrite en 1828 après la publication, en revue, d'une scène de *Boris Godounov*, n'a jamais été envoyée. Le mot « allusions » est en français dans le texte. Les tragédies auxquelles pense Pouchkine existent réellement. Elles sont dues respectivement à Étienne de Jouy (1764-1846), Lucien Arnault (1787-1863) et Michel Pichat (1786-1828). Pouchkine était bien renseigné.

*partie de ces gens-là, et ne les a jamais abandonnés. Il peut s'amuser à faire comme tout le monde, à chercher des allusions ou des applications. Il écrit à un ami :*

Joukovski dit que le tsar me pardonnera à cause de ma tragédie — n'y compte pas, mon bon. Elle est écrite dans un bon esprit, mais je n'ai pas pu cacher mes oreilles sous le bonnet de l'Innocent. Elles dépassent<sup>1</sup>.

*Le tsar est ici Alexandre I<sup>er</sup>, celui qui a imposé à Pouchkine l'exil, puis la résidence surveillée, qui pourrait donc « pardonner », mettre un terme à la sanction. Le poète le méprise et le déteste; il sait, comme beaucoup de gens, que ce tsar pourrait avoir des remords, car il a laissé faire les conspirateurs qui ont étranglé son père, Paul I<sup>er</sup>. De là à imaginer que Pouchkine a écrit sa tragédie pour faire allusion à ce fait, il y a une certaine distance.*

*Une fois de plus, ce qui importe, ce n'est pas de parler du présent sous couvert d'évoquer le passé. C'est de comprendre ce passé lui-même.*

La chronique du théâtre français a vu dans *Britannicus* une allusion hardie aux divertissements de la cour de Louis XIV.

Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit, etc.

Mais est-il vraisemblable que le délicat courtesan qu'était Racine ait osé faire une aussi

1. Lettre à Viazemski, 7 novembre 1825, c'est-à-dire le jour même où Pouchkine met le point final à sa tragédie.

grossière application de Louis à Néron? C'était un vrai poète; quand il écrivait ces beaux vers, il était plein de Tacite et de l'esprit de Rome; il représentait la Rome antique et la cour du tyran, sans penser aux ballets de Versailles<sup>1</sup>.

*Le Tacite de Pouchkine sera Karamzine.*

## Karamzine

*Dans le monde littéraire russe, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Nikolai Karamzine (1766-1826) est une personnalité de premier plan. Les nouvelles qu'il a publiées, et qui ont été lues avec larmes, ses Lettres d'un voyageur russe en France, en Allemagne et en Suisse, font de lui un maître de la prose et un modèle pour la jeune génération. Aussi a-t-il été nommé membre d'honneur de l'Arzamas, une petite académie fondée en 1815 pour s'opposer au « Colloque des amis de la langue russe », où se réunissaient les fanatiques d'un style archaïsant, ennemis jurés des gallicismes. Parmi les membres actifs de l'Arzamas on remarque le poète Vassili Joukovski (1783-1852), Vassili Pouchkine (1766-1830), oncle d'Alexandre, Alexandre Pouchkine (1799-1837) lui-même, encore adolescent, son ami le prince Pierre Viazemski (1792-1878)...*

*En 1816, Karamzine commence la publication d'une importante Histoire de l'empire de Russie,*

1. Lettre à l'éditeur du *Courrier de Moscou*, *op. cit.* (reproduite dans les Annexes, p. 203).

*dont le douzième et dernier volume paraît en 1826. L'ouvrage est immédiatement traduit en français et diffusé dans toute l'Europe. On peut lire, dans le dixième volume :*

Il y avait alors à Moscou un inspiré qu'on respectait à cause de sa sainteté réelle ou feinte. Il marchait dans les rues, avec les cheveux flottants, et nu, par les gelées les plus fortes; il prédisait des calamités et disait publiquement du mal de Boris, qui n'osa cependant sévir contre lui, craignant peut-être le peuple, ou ajoutant foi à la sainteté de cet homme. De semblables inspirés ou bienheureux paraissaient souvent dans la Capitale; ils portaient des chaînes ou des cilices, et avaient le droit de reprocher à chacun la vie licencieuse qu'il menait, et même aux gens les plus distingués; ils pouvaient également prendre sans payer, dans les boutiques, tout ce qui leur convenait; les marchands les en remerciaient comme d'une grande faveur qu'ils leur accordaient. On assure que saint Basile de Moscou, contemporain d'Ivan, parlait avec une hardiesse étonnante de ses cruautés<sup>1</sup>.

*On le voit : M. de Divoff, le traducteur, a beau être « Conseiller d'État actuel et Chambellan de Sa Majesté l'Empereur de Russie », il ne sait que faire du mot « iourodivy ». « Inspiré » n'est pas vraiment clair. « Bienheureux » ne l'est guère plus.*

1. *Histoire de l'empire de Russie*, par M. de Karamsin (1824), traduite par M. de Divoff [...], Paris, à la galerie de Bossange père, t. X, 1826, p. 376. — Ivan est Ivan le Terrible, dont les cruautés bien connues relèvent du sadisme pur.

# Alexandre Pouchkine

## Boris Godounov



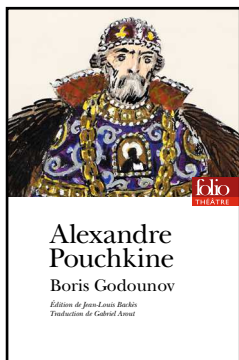
Grâce à l'opéra de Moussorgski, on connaît partout le nom du tsar qui a régné de 1594 à 1605: Boris Godounov. Le compositeur, pour son livret, a fait de larges emprunts à la «tragédie romantique» (1825) d'Alexandre Pouchkine. C'est à elle qu'il doit en particu-

lier l'extraordinaire personnage de l'Innocent. Le poète donne aussi beaucoup d'importance et d'éclat au faux Dimitri, petit moine qui se fit passer pour le fils d'Ivan le Terrible, et réussit à monter sur le trône de Russie.

Pouchkine savait que la censure interdirait la représentation; il s'est donc accordé une liberté shakespearienne: fréquents changements de lieu, mélange du vers et de la prose... Sa tragédie a connu le même sort que cet autre chef-d'œuvre, le *Lorenzaccio* de Musset: il aura fallu plusieurs décennies pour qu'on parvienne à en apprécier la puissance dramatique.

Texte intégral

*«Mais qui est donc cet ennemi terrible  
Qui contre moi se lève? Un nom, une ombre  
Qui veut me dépouiller de ma couronne...»*



## Alexandre Pouchkine Boris Godounov

Cette édition électronique du livre  
*Alexandre Pouchkine* de Boris Godounov  
a été réalisée le 16 mars 2018  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782072743030 - Numéro d'édition : 322474).

Code Sodis : N91165 - ISBN : 9782072743054.

Numéro d'édition : 322476.